

**CARYL  
FÉREY**

# CONDOR



**série noire**  
GALLIMARD



**COLLECTION SÉRIE NOIRE**

Créée par Marcel Duhamel



CARYL FÉREY

# CONDOR

*nrf*

GALLIMARD

*Suivez l'actualité de la Série Noire sur les réseaux sociaux :*  
<https://www.facebook.com/gallimard.serie.noire>  
[https://twitter.com/La\\_Serie\\_Noire](https://twitter.com/La_Serie_Noire)

© Éditions Gallimard, 2016.

Couverture : D'après photo © Pete Turner / Getty Images.

*À Renata Molina,  
à ta mère qui t'a ramenée vivante  
au pays alors des Droits de l'Homme.*

*À Camila Vallejo,  
jeunesse manquante à l'Europe.*

*À Catalina Ester Gallardo Moreno,  
une victime parmi d'autres,*

*À la beauté dans tout ce bordel  
– à David Bowie.*





PREMIÈRE PARTIE

GUET-APENS



L'ambiance était électrique Plaza Italia. Fumigènes, musique, chars bariolés, les hélicoptères de la police vrombissaient dans le ciel, surveillant d'un œil panoptique les vagues étudiantes qui affluaient sur l'artère centrale de Santiago.

Gabriela se fraya un chemin parmi la foule agglutinée le long des barrières de sécurité. Elle avait revêtu un jean noir, une cape de plastique transparent pour protéger sa caméra des canons à eau, de vieilles rangers trouvées aux puces, le tee-shirt noir où l'on pouvait lire « *Yo quiero estudiar para no ser fuerza especial*<sup>1</sup> » : sa tenue de combat.

C'était la première manifestation postélectorale mais, sous ses airs de militante urbaine, Gabriela appréhendait moins de se frotter aux *pacos* – les flics – que de revoir Camila.

Elles s'étaient rencontrées quelques années plus tôt sous l'ère Piñera, le président milliardaire, lors de la révolte de 2011 qui avait marqué les premières contestations massives depuis la fin de la dictature. Ici l'éducation était considérée comme un bien marchand. Chaque mensualité d'université équivalait au salaire d'un ouvrier,

1. « Je veux étudier pour ne pas faire partie des Forces spéciales. » (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

soixante-dix pour cent des étudiants étaient endettés, autant contraints d'abandonner en route sauf à taxer leurs parents, parfois à vie et sans garantie de résultats. À chaque esquisse de réforme, économistes et experts dissertaient sans convoquer aucun membre du corps enseignant, avant de laisser les banques gérer l'affaire – les fameux prêts étudiants, qui rapportaient gros.

Si après quarante années de néolibéralisme ce type de scandale n'étonnait plus personne, leur génération n'en voulait plus. Ils avaient lu Bourdieu, Chomsky, Foucault, le sous-commandant Marcos, Laclau, ces livres qu'on avait tant de mal à trouver dans les rares librairies de Santiago ou d'ailleurs. Ils n'avaient pas connu la dictature et la raillaient comme une breloque fasciste pour nostalgiques de l'ordre et du bâton ; ils vivaient à l'heure d'Internet, des Indignés et des réseaux sociaux, revendiquaient le droit à une « éducation gratuite et de qualité ». Les étudiants avaient fait grève presque toute l'année, bloqué les universités, manifesté en inventant de nouvelles formes, comme ces *zombi walks* géants où deux mille jeunes grimés en morts-vivants dansaient, synchrones, un véritable show médiatique devant des bataillons casqués qui n'y comprenaient rien. Piñera avait limogé quelques ministres pour calmer la fronde mais les enseignants, les ouvriers, les employés, même des retraités s'étaient ralliés aux contestataires.

Les forces antiémeutes ne tiraient plus à balles réelles sur la foule, comme au temps de Pinochet : elles se contentaient de repousser les manifestants au canon à eau depuis les blindés avant de les matraquer. Des dizaines de blessés, huit cents arrestations, passages à tabac, menaces, Gabriela avait tout filmé, parfois à ses risques et périls.

Chassée par les gaz lacrymogènes et la charge des *pacos*, elle fuyait parmi les cris et les sirènes quand une main l'avait tirée sous un

porche. Celle de Camila Araya, la présidente de la Fech<sup>1</sup>, croisée plus tôt en tête de cortège. Elle aussi était essoufflée.

— Ça va, rien de cassé?

— Non, non...

Elles étaient deux réfugiées trempées des pieds à la tête quand la guerre hurlait dehors : on entendait des tirs sporadiques derrière la porte cochère, le crépitement des barricades en feu, les haut-parleurs recrachant les ordres de dispersion, les sabots de la police montée et les cris des étudiants qu'on jetait sur les trottoirs pour les frapper. Leurs regards s'étaient croisés, sur le qui-vive. Des lycéens avaient été arrêtés un mois plus tôt, déshabillés dans un commissariat et soumis à toutes sortes d'humiliations – d'après les témoignages, les flics se focalisaient surtout sur le sexe des filles...

— N'aie pas peur, avait murmuré Camila.

— Je n'ai pas peur.

Il y eut une série de chocs contre la porte cochère derrière laquelle elles se terraient, des appels à l'aide et des insultes : les forces anti-émeutes s'acharnaient sur un étudiant à terre, là, à moins d'un mètre. Camila tenait toujours la main de Gabriela, comme si la lâcher pouvait les trahir. Chaque seconde en paraissait mille jusqu'à ce qu'enfin le danger s'éloigne. Il leur fallut un long silence pour ralentir leur rythme cardiaque. Camila ne serrait plus la main de Gabriela pour se donner du courage, elle la caressait, son sourire comme un nénuphar sous ses yeux vert d'eau... Avait-elle senti son trouble? Ce danger qui l'excitait? Elles s'étaient embrassées dans la pénombre du porche, furtivement...

Les deux étudiantes étaient sorties indemnes de la manifestation, ce qui n'avait pas calmé les ardeurs de la future égérie, aussi incandescente au lit que sur les plateaux de télévision. Dans un pays macho où le divorce avait été autorisé depuis peu, Camila Araya avait tout pour plaire aux médias : lesbienne, communiste, d'une

1. Fédération des étudiants de l'Université du Chili.

beauté sans fard, piercings à l'arcade gauche, tempérament fonceur et discours maîtrisé, la leader étudiante de l'ère Piñera avait profité de l'attrait cathodique de son physique pour plastiquer les convenances patriarcales, briser le consensus d'un pays en manque de ruptures et tenir tête à l'arrogance des ministres.

Outre l'éducation gratuite, Camila Araya réclamait la création d'une assemblée constituante, un changement de la Constitution héritée de Pinochet pour en finir avec le bipartisme et le blocage des institutions. Gabriela avait intégré sa garde rapprochée, se tenant en première ligne des manifestations, caméra au poing : elle était devenue les « Yeux de Camila », assurant ses arrières en cas d'incident.

Les promesses du milliardaire Piñera étaient restées lettre morte mais les revendications des étudiants n'avaient pas fléchi, devenant un mouvement national. Pour qu'il vive, Camila avait rejoint un nouveau parti alternatif, Révolution démocratique, et venait d'être élue, à vingt-neuf ans, comme la plus jeune députée du Chili : un pied dans la rue, l'autre au Parlement, mais « les deux pieds bien fermes ».

Les socialistes de retour au pouvoir avaient promis des réformes pour l'éducation mais tout le monde savait que les banques et le secteur privé ne lâcheraient pas le morceau si facilement : trop d'argent en jeu, de campus high-tech à rentabiliser auprès d'une élite peu encline à partager un atavisme de classe marqué au fer dans le corps social du pays.

Craignant des échauffourées, les enseignes du centre-ville avaient baissé leurs rideaux sur le parcours des étudiants. Gabriela se faufila à travers le service d'ordre qui ceinturait la tête de cortège et retrouva Camila au milieu de sa garde rapprochée, une vingtaine de filles parmi les plus déterminées, le visage maquillé de blanc et noir, comme les rayures des zèbres les protègent des fauves.

La jeune députée rayonnait, un simple foulard de soie rouge au cou et un œillet au revers de sa veste.

— Tu n’as pas répondu à mon texto hier, la cueillit-elle dans un sourire, je me demandais si tu allais venir!

— Je suis là, fit Gabriela.

Trois mois s’étaient écoulés depuis leur rupture et personne n’avait donné de nouvelles. Les deux femmes avaient rompu d’un commun désaccord (il était clair qu’elles s’aimaient) mais, avec ses nouvelles fonctions parlementaires, l’emploi du temps déjà chargé de Camila repousserait Gabriela à la marge et elle n’avait pas l’âme d’une tricoteuse.

— Comment tu vas?

— Bien, comme d’habitude.

Gabriela soutint son regard étoilé. Trois mois : leur deuil était encore boiteux.

— Rien de changé alors? insinua Camila.

— Non, rien.

Elles se dévisagèrent, moins souveraines qu’elles ne voulaient le laisser croire, avant qu’un mouvement de foule les ramène au présent. Les montagnes casquées des Forces spéciales attendaient le long de Providencia, tortues compactes sur le bitume. Camila se tourna vers la horde protestataire; ils étaient des dizaines de milliers, peut-être cent mille, carambolage d’étudiants, d’associations issues des mouvements sociaux réunis sur la grande place de Santiago, dressant drapeaux et banderoles dans un brouhaha vitaminé. Les hélicoptères survolaient les buildings du centre-ville : canons à eau, véhicules blindés, groupes de voltigeurs à moto, escadrons tenant leurs boucliers de Plexiglas le long des barrières en fer, les forces de l’ordre aussi étaient parées.

Gabriela enclencha sa GoPro, gonflée à bloc. Elle avait vingt-six ans : l’amour était passé, pas l’envie de tout brûler derrière elle. Camila lui lança un regard de louve, le mégaphone à la main, avant de rameuter ses troupes qui n’attendaient que ça.

— *Viva el Chile, mierda!*

## Atacama – 1

Dès deux mille mètres, l'aridité est extrême dans le désert d'Atacama : dans la Vallée de la Lune, il ne tombe pas une goutte d'eau. Plaques fracturées, reliefs de plissements tectoniques d'une beauté muette, sauf les oiseaux au repos, chaque animal de passage ou égaré y est voué à une mort certaine.

Ici les pierres parlent. Leur mémoire est lente, de l'infini minéral lissé par un vent multimillénaire – fossiles, brutes, chromatiques, sauvages ou neutres, elles racontent l'inénarrable du temps qui est et ne passe pas, ce pouls secret dont les chamanes atacamènes perpétuaient l'odyssée.

Les pierres parlent, ou chantent quand, dévalant les sommets, le souffle gelé des Andes les polit en mordant l'éternité. Usures dynamiques, telluriques, primitives, c'est le vent qui dicte et façonne en architecte capricieux l'inclinaison du temps. Tout est immobile dans le grand désert du Nord, immanent. Les conquérants incas les avaient assujettis les premiers, mais on trouve encore les traces des premiers Atacamènes dans les peintures murales des grottes : dessins d'animaux, de mains plaquées selon la texture du pigment, autant de tentatives de survie pétrifiée dans la roche.

Les pierres parlent et crient parfois : c'est dans ce désert que la dictature avait installé ses camps de concentration. Des centaines



d'opposants politiques étaient emprisonnés dans des baraquements sommaires, souvent sans identification, plus sûrement assassinés et jetés dans les poubelles de l'Histoire. Des disparus, hommes et femmes que les militaires enterraient au petit bonheur d'un océan rocailleux, une balle dans la nuque en guise de linceul.

Leurs squelettes s'étaient mêlés aux os des quatre mille Atacamènes tués par les Incas. Fraternité des barbelés. Mais le propre d'un disparu est de différer le deuil pour ses proches, jusqu'à l'hypothétique découverte du cadavre aimé... L'absence d'eau ralentissant la décomposition des os, on peut encore croiser de vieilles femmes errant à la recherche de leurs fils ou maris assassinés, grattant le sol pour en découvrir les tombes, retournant les pierres, quêtant les signes, de pauvres folles qui tous les jours arpentent un territoire de deux cent mille kilomètres carrés.

Elizardo Muñoz les croisait parfois, au hasard des hauts plateaux où il habitait depuis son retour, des femmes-saules penchées sur le destin de leurs disparus, ratissant la croûte terrestre comme si les os allaient en sortir.

De pauvres folles, oui – mais Elizardo non plus n'avait pas toute sa tête...

Stefano ébouriffa ses cheveux blancs, comme tous les matins après la douche, mettant fin à sa toilette. Il ne pouvait pas encadrer les peignes, les déodorants pour homme, les lotions après-rasage revitalisantes. Stefano avait dû être beau mais, à soixante-sept ans, un coup d'œil dans la glace suffit à vous rappeler que ce n'est pas avec des crèmes de jour qu'on refait surface.

Une impressionnante vidéothèque tapissait les murs de sa chambre, réduisant le mobilier à un lit simple et à un unique placard, où s'entassaient ses vêtements et quelques paires de chaussures. Stefano enfila son costume, un modèle gris anthracite acheté il y avait longtemps à Paris, ajusta sa fine cravate noire sur sa chemise blanche et quitta sa garçonnière.

L'appartement se situait à l'étage du Ciné Brazil, le seul en exercice dans le quartier, un trois pièces fonctionnel dont l'escalier de service donnait sur la cabine de projection. Le confort était spartiate, la décoration sommaire, mais Gabriela avait le don de transformer les objets trouvés dans la rue pour égayer la cuisine commune – guirlande de lampions au-dessus de l'évier, collages, détournement de tracts publicitaires plaqués aux murs repeints de couleur vive, deux vieux fauteuils retapés pour former leur coin salon, une caisse renversée près du poêle où trônait l'affiche de *La Dolce Vita*.

Stefano la trouva ce dimanche-là, presque fraîche, prenant le petit déjeuner dans la cuisine. Gabriela portait un peignoir blanc terriblement échancré sur la poitrine, ses cheveux noirs défaits, rêvassant par la fenêtre à la peinture écaillée, un café tiède entre les mains.

— On dirait que tu n'as pas beaucoup dormi, dit-il.

— Toi non plus, répliqua-t-elle, sauf que ça se voit.

— Ha ha!

Il l'avait entendue rentrer cette nuit, tard, et lui n'avait jamais été tellement « du matin ».

— La manif d'hier, ça a fini comment?

— Bah, le bordel, comme d'habitude...

Les *pacos* avaient sonné la fin de la manifestation en chargeant de tous les côtés, semant une brève panique avant de disperser les derniers réfractaires à coups de grenades lacrymogènes et de canons à eau. Il n'y avait bien que les chiens des rues à s'amuser, courant après les véhicules blindés qui les aspergeaient, comme s'il s'agissait d'un nouveau jeu... Stefano traîna la jambe jusqu'à la cafetière italienne encore fumante sur la gazinière, pesta en silence contre ce genou qui certains jours le faisait boiter, constata que l'étudiante n'avait pas touché à ses tartines.

Gabriela gardait un air mélancolique, le regard perdu vers le ciel éteint au-dessus de la cour – ça ne lui arrivait jamais.

— En tout cas il y avait du monde, commenta Stefano, qui avait défilé une heure avec les jeunes avant la première projection. Pourvu qu'ils se bougent, cette fois-ci.

— Hum.

Elle rêvassait toujours, un œil sur les hirondelles qui nichaient sous les toits.

— Camila était avec les syndicats étudiants, dit-il. Tu l'as vue?

— Hum hum...

Gabriela s'était couchée à cinq heures, abusant de tout chez des types croisés à la manif pour oublier ses « retrouvailles » avec Camila – ça avait tellement bien marché qu'elle se souvenait à peine d'être

rentrée à l'appartement... Stefano n'épilogua pas sur sa gueule de bois; Gabriela était assez grande pour piloter ses dérives, et les amours à son âge étaient fluctuantes.

— Tu viens à la projection? demanda-t-il.

La belle endormie haussa un sourcil paresseux. Stefano était tiré à quatre épingles, ses cheveux neige en ordre de bataille, prêt à rejoindre La Victoria où les attendait le père Patricio.

— Merde, on est dimanche, réalisa-t-elle.

— Bien vu.

Gabriela bâilla malgré elle.

— C'est quoi, le film?

— *The Getaway*.

Un Peckinpah, qui défouraillait méchamment. Steve McQueen, Ali MacGraw, profession pilleurs de banque, une relation amoureuse recrachée d'une benne à ordures. Gabriela fit le point sur les yeux gris-bleu du projectionniste.

— La camionnette est chargée?

— Oui.

— OK, dit-elle, j'arrive, le temps de m'habiller.

Les pans de son peignoir bayaient aux cornilles; Gabriela oublia le couple d'hirondelles à la fenêtre, manqua de renverser sa tasse sur la table et fit craquer le parquet fatigué de la cuisine.

— Trois minutes! dit-elle en s'envolant vers sa chambre.

Stefano respira le courant d'air abandonné à sa suite... Gabriela n'imaginait pas le charme qu'elle opérait sur les hommes. Tant mieux.

\*

Allende, Marx, Neruda, Guevara, les fresques et les noms des rues de la *población* témoignaient d'un passé radical et combatif mais il ne fallait pas s'y tromper : les visages aujourd'hui peints sur les murs

# CONDOR

## CARYL FÉREY

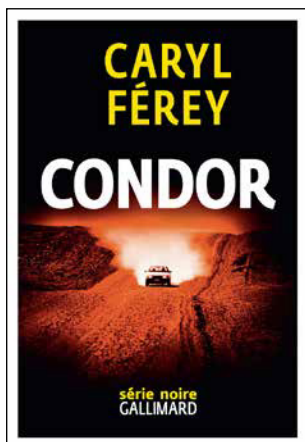
THRILLER

*Condor*, c'est l'histoire d'une enquête menée à tombeau ouvert dans les vastes étendues chiliennes. Une investigation qui commence dans les bas-fonds de Santiago submergés par la pauvreté et la drogue pour s'achever dans le désert minéral de l'Atacama, avec comme arrière-plan l'exploitation illégale de sites protégés...

*Condor*, c'est une plongée dans l'histoire du Chili. De la dictature répressive des années 1970 au retour d'une démocratie plombée par l'héritage politique et économique de Pinochet. Les démons chiliens ne semblent pas prêts de quitter la scène...

*Condor*, c'est surtout une histoire d'amour entre Gabriela, jeune vidéaste mapuche habitée par la mystique de son peuple, et Esteban, avocat spécialisé dans les causes perdues, qui porte comme une croix d'être le fils d'une grande famille à la fortune controversée...

Caryl Férey vit à Paris. Après s'être aventuré en Nouvelle-Zélande avec sa « saga maorie » (*Haka* et *Utu*), en Afrique du Sud avec *Zulu* (récompensé entre autres par le Grand Prix de littérature policière en 2008 et adapté au cinéma en 2013) puis en Argentine avec *Mapuche*, il nous entraîne avec *Condor* dans une exploration sombre du Chili, dans une course-poursuite sanglante transfigurée par l'amour. Le nouveau roman de Caryl Férey nous fait voyager et frémir autant que réfléchir et nous rappelle, s'il le fallait, que l'auteur s'est imposé comme le maître du thriller des grands espaces et de l'ailleurs.



**CONDOR**  
**CARYL FÉREY**

Cette édition électronique du livre  
*Condor* de Caryl Férey  
a été réalisée le 18 février 2016 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
(ISBN : 9782070143528 - Numéro d'édition : 257504).  
Code Sodis : N57062 - ISBN : 9782072500398.  
Numéro d'édition : 257506.